Le mal ou l'inassimilable

Par Serge LE DIRAISON

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. Réfléchir sur le mal, c'est d'emblée se situer au plus profond de l'expérience humaine. 1
I.1. Il n'y a de mal que pour l'homme. 2
I.2. Il n'y a de véritable mal que par l'homme. 3
I.3. Le mal est inséparable de la question du sens de l'existence et de la conduite à tenir. 5
II. Réfléchir sur le mal, c'est découvrir la condition de la réflexion. 6
III. Réfléchir sur le mal au risque de l'effacer: penser ou panser? 9
IV. Quelle réflexion sur le mal ? 13

****

«La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle.»

La Rochefoucauld, 22ième maxime, in *Réflexions ou Sentences et Maximes morales.*

[Il s'agit ici de rappeler quelques évidences et de vous sensibiliser aux principales difficultés posées par une réflexion sur le mal, autant dire sur l'existence et la condition humaines, et cela en quelques pages... Le propos, première approche générale d'un travail plus conceptuel, sera donc modeste.]

I. Réfléchir sur le mal, c'est d'emblée se situer au plus profond de l'expérience humaine.

Nulle existence ne peut se targuer de ne pas avoir rencontré de maux, maladies et malheurs, accidents et injustices, coups du sort et malveillances. En outre par-delà ces contingences douloureuses, toute existence se déroule sous l'horizon d'une menaçante certitude: la mort nécessaire nous attend tous, nul ne sait exactement quand, sauf à hâter sa propre fin. Le mal est donc ce que nous connaissons tous d'expérience intime, à des degrés divers, sous des manifestations différentes. Il est ce que tous nous redoutons et fuyons: le risque ou la menace par excellence, puisqu'il n'y a de menace que dans l'hypothèque permanente que le mal fait peser sur l'existence. Crainte et peur sont les réactions subjectives aux maux que nous connaissons ou imaginons; pire encore, l'existence qui sait que le mal rôde est inséparable d'une tonalité d'angoisse.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le mal ou l'inassimilable
Introduction générale au thème du mal

Pour reprendre les termes de V. Jankélévitch, l'existence se déroule sur fond d'absurdité — maladie, cataclysme, finitude humaine... —, «mal constitutionnel», «mal basique, latent, implicite (...) quelque chose comme un handicap de départ» dont l'existence est victime. Mais ce mal primaire, non choisi, imposé avec notre condition, est redoublé en ce que l'homme en rajoute de sa propre initiative — guerres, supplices, maux de colère... —, «mal de scandale», parce que mal non nécessaire, mal dispensable, qui aggrave scandaleusement l'absurdité. Victime de l'absurde, l'homme est auteur du scandale (in *Philosophie morale* . *Le Mal* , pp 295-371. Flammarion).
Ces termes empruntés à Jankélévitch appellent 3 remarques.

I.1. Il n'y a de mal que pour l'homme.

Le mal serait apparemment inséparable d'une existence exposée à la dure et paradoxale loi de la nature ou de la vie, celle du devenir et de la destruction: chaque existence aussitôt que donnée est toujours-déjà minée de l'intérieur par un processus d'usure qui conduit de la simple et petite fatigue à la définitive mort; chaque existence est menacée de l'extérieur par des situations d'incompatibilité avec sa propre existence: prédateurs, agents infectieux, cataclysmes, disettes...

Certes, l'homme a développé la civilisation pour réduire la part des maux, celle des aléas naturels, mais s'y ajoute le mal que l'homme fait à l'homme volontairement, donc librement (égoïsme et mauvaise volonté d'un être humain constamment faillible) ou plus ou moins involontairement (perversion structurelle de quelques uns).

Ici encore on dira que la civilisation est inséparable d'organisations collectives -songeons, par exemple, à la société politique- visant à réguler les rapports, donc à réduire les maux que chacun peut faire à chacun, mais ces organisations étant affaire d'hommes, elles reproduisent les maux qu'elles sont censées résoudre, parfois sous des formes plus terribles encore puisqu'elles démultiplient les moyens de faire mal (l'exercice du pouvoir fournit toujours de redoutables moyens d'action) et d'être malfaisant (l'exercice du pouvoir permet d'abuser du pouvoir sous le masque d'un intérêt supérieur) ou encore d'épanouir quelque perversion (l'exercice du pouvoir organisationnel peut satisfaire quantité d'obscures pulsions).

Au mal que chacun peut faire à autrui, il faut en outre ajouter le mal que chacun semble mystérieusement se faire à soi-même dans ces situations dites d'aliénation où "je" s'éprouve simultanément comme un autre.
(cf. fiches conceptuelles sur l'altérité, la négation).

On a alors envie de conclure que le mal concerne à des degrés divers tout vivant, et parce que l'homme est le plus complexe des vivants, son expérience du mal serait d'autant plus riche. Pas exactement si l'on se souvient des mots employés par V. Jankélévitch: absurdité, scandale.

Absurdité, scandale... autant dire qu'il n'y a de mal que pour un être dont les exigences sont contredites par une certaine situation du monde, les comportements d'autrui, voire soi-même éprouvé comme un autre et qui juge que cela ne devrait pas être. Est absurde

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

la situation qui naît de la confrontation entre une exigence de sens et ce qui n'en a pas; est scandaleuse la situation qui contredit une exigence morale. Il n'y a donc de mal que pour une conscience jugeante. Cela ne veut pas pour autant dire qu'il n'y ait pas une douleur animale, mais elle reste prisonnière des déterminismes, elle ne débouche pas sur un jugement unifiant une série d'expériences par le concept de mal.

Il s'ensuit que le mal ne se confond pas avec la simple douleur physique. L'idée de mal exprime, par exemple, un point de vue sur la douleur qui se redouble tout en prenant un contenu plus vaste dans un jugement exprimant la souffrance d'un scandale, d'une absurdité, c'est-à-dire du conflit entre l'exigence d'une conscience et une situation donnée: le mal ou «cela qui ne devrait pas être» pour une conscience. L'animal malade a évidemment mal, l'homme malade vit cette expérience comme un mal, un exemple parmi d'autres du règne scandaleux du mal inséparable de cette scission disharmonieuse entre soi et le monde, voire entre soi et soi. Il faudra donc vous demander si l'idée même de mal ne conduit pas à interroger la pertinence d'un net partage entre douleur physique et atteinte morale.

Il n' y a donc de mal que dans un monde qui confronte à la fois:

- une normalité, une régularité, conditions majeures de viabilité (ordre habituel des phénomènes, ordre social, continuité des expériences familières, etc.);
- la réalité ou la menace du désordre (cataclysmes, guerres, crimes, ruptures violentes, etc.);
- et une conscience attachée à la normalité ou à la normativité, conditions de son épanouissement et déterminant ce qui est bien.

(Rappelons que la normalité concerne les faits constatables empiriquement; est en ce sens normal ce qui peut être inscrit dans la moyenne d'une même série. Des analyses de sang sont, par exemple, normales, quand elles sont comprises dans la fourchette statistique d'une population en bonne santé. La normativité est, elle, de l'ordre de la positivité, autrement dit des normes posées par l'homme et exprimant ses exigences: "il n'est pas normal de couper ainsi la parole", même si cela se fait fréquemment.
Le problème vient de ce que l'adjectif "normal" inclut les deux sens. Les statistiques des accidents de la route peuvent être dites normales telle année, parce qu'elles ne s'écartent pas d'une fourchette pluriannuelle habituelle; on peut du point de vue de la normativité dire qu'il n'est pas normal qu'il y ait tant d'accidents parce que selon nos exigences il y en a toujours trop, même si l'on reste dans la moyenne statistique.
Peut donc être normal ce qui relève du constat habituel (normalité) ou ce qui relève de la normativité, donc de ce qui doit être selon nos exigences. Ce partage oppose le monde des faits -ce qui est- au monde de la valeur -ce qui doit être-).

I.2. Il n'y a de véritable mal que par l'homme.

Absurde et scandale reposent pareillement sur une situation de contradiction chaotique, mais se distinguent en ce que l'absurde est inséparable de notre condition nécessaire (on ne peut rien à notre finitude par exemple) tandis que ce qui est considéré comme scandaleux, c'est ce qui pourrait être autrement: une attitude, un comportement sont ainsi scandaleux parce que référés à une liberté, ils auraient pu et dû être autrement.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Cette distinction entre absurde et scandale trace une ligne de partage entre -une condition à laquelle nul ne peut échapper: même si cela ne devrait pas être (par exemple la mort, l'usure du temps....), tel est notre destin, reste à chacun à déterminer jusqu'où il peut être sage en se réconciliant avec sa condition, c'est-à-dire en l'assumant; - et des maux qui sont le fait de l'homme et d'une intention de nuire. Même si ces maux sont inséparables globalement de notre imperfection constitutive et donc de l'absurde, on sent bien qu'ici il revient à chacun de ne pas se laisser aller, donc de prendre alibi de son imperfection humaine pour ajouter au mal. Si la malveillance est nécessairement inséparable de l'humanité, il n'y a cependant aucune **nécessité** pour que **je choisisse** de commettre le mal. Si telle conduite précise est scandaleuse, elle pourrait être autre: là réside ce qui nous fait le plus mal. Nous sentons bien finalement que ce qui est nécessaire n'est pas véritablement mauvais «ou plus exactement, s'il y a un mal nécessaire, il n'y a pas de méchanceté nécessaire», ce pourquoi si la résignation à l'absurde est sagesse, la complaisance au scandale est scandale. S'il faut se résigner à l'absurde, il faut se révolter contre le scandale, seul véritable mal.

Or une certaine complaisance au scandale ne réside-t-elle pas dans la majuscule (le Mal) qui donne au mal la majesté d'une mystérieuse entité substantielle pour effacer tout scandale, toute responsabilité humaine? Le Mal existerait alors en soi et serait une mystérieuse puissance dont nous serions les jouets passifs: de même que nous serions tous condamnés à mort par le Mal, de même serions-nous tous possédés par une irrémédiable méchanceté. Ce Mal étant nécessaire, l'homme serait nécessairement méchant: disparaît le scandale. Si le Mal est si souvent évoqué, ce serait donc comme alibi: nécessaire il devient en effet sans malice.

C'est par une démarche analogue que le propriétaire du chien méchant prétend s'innocenter: son chien serait méchant parce que ce serait une sale bête, un animal retors et vicieux, possédé par le Mal; l'écriteau portant la mention "chien méchant" ne serait que la mise en garde enregistrant le constat objectif de ce que le chien va nécessairement nous mordre. Autant d'alibis de la méchanceté d'un maître qui veut mordre par l'intermédiaire d'une pauvre bête. Si le chien peut nous faire mal, c'est sans commettre le mal.

Si le mal est avant tout dans l'intention malveillante, s'il est la qualité d'une intention, et non pas quelque chose en soi, indépendant de notre volonté, réfléchir sur le mal revient à s'interroger sur notre liberté. La question de l'intention malveillante reste ici entière et devra appeler cette année l'essentiel de votre réflexion.
(cf. fiches conceptuelles sur le péché, la faute, la transgression, la méchanceté, la haine, la perversion, le diable, le remords, le repentir, le pardon, la responsabilité).

Réfléchir sur le mal ne va donc pas sans mal, sans embarras, puisque c'est se heurter à cet étrange paradoxe d'un être imparfait qui, à chaque instant, peut soit donner son assentiment à cette imperfection, soit au contraire indéfiniment se parfaire en s'opposant au mal. D'où l'ambiguïté de sens de l'adjectif "humain": est "humain", ce qui est si emblématique de notre imperfection, de notre faillibilité; mais est également "humain" le souci de la personne d'autrui en quoi réside l'intention bonne.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Par ailleurs la distinction entre absurde et scandale, mal nécessaire et mal dispensable, éclaire le terrain d'opposition du pessimisme et de l'optimisme. Le pessimisme consiste à réduire le scandale à l'absurde (l'homme est désespérément, car constitutivement mauvais: le pessimiste s'attend constamment au pire puisqu'il est nécessaire); l'optimisme réduit l'absurde au scandale comme si notre condition pouvait être effacée (... un jour, un jour viendra où notre imperfection aura disparu, où règnera l'harmonie universelle de soi à autrui et de soi à soi). (cf. fiches conceptuelles sur le tragique, l'optimisme, le pessimisme...).

Enfin s'il n'y a, à proprement parler, nous l'avons dit, de mal que pour une conscience jugeante et par une malveillance humaine toujours possible, le plus grand scandale possible au sein de la culture consiste dans un mal qui devient banal, "ordinaire". L'expression de "banalité du mal" est comme une monstruosité sémantique (une alliance de mots ou un oxymore, figure qui réunit 2 termes normalement exclusifs l'un de l'autre). La barbarie serait peut-être cet état de banalité où les consciences ne se scandalisent plus de rien: la barbarie ou le mal ordinaire.

I.3. Le mal est inséparable de la question du sens de l'existence et de la conduite à tenir.

L'expérience malheureuse nous interloque, nous interdit, nous stupéfait... venant briser le cours serein de la conscience, inquiéter l'assurance de notre maîtrise. Le mal apparaît comme une puissance de désordre qui provoque en nous cris, gémissements, pleurs, silences, méfiances, autant de déroutes du sentiment reposant d'une prise sur le monde, autant d'ébranlements de la souveraineté de la pensée, du discours, de l'action sensés. Comment avoir confiance dans l'existence? Pourquoi vivre si c'est pour souffrir? Pourquoi être ouvert au monde si c'est pour y rencontrer tant de maux? D'où vient le mal? Pourquoi le mal? Et pourquoi le sort s'acharne-t-il sur moi? L'existence vaudrait-elle une terrible condamnation? Mais de la lamentation à la plainte, de la plainte à la question du mal, il y a déjà l'espace d'une reconquête: la quête d'une existence qui fasse sens.

L'expérience malheureuse est donc le milieu d'où se révèle à nous notre exigence de cohérence et de sens, soit ce qui nous amène à réfléchir, c'est-à-dire à revenir sur notre vie, ce qu'elle est, ce qu'elle devrait être, et à découvrir que le cours serein de notre conscience n'était jusque là qu'une véritable inconscience, une légèreté insouciante.

Mais elle est aussi inséparablement ce qui fait naître le désir de se conduire activement dans l'existence. Inséparablement encore, n'est-ce pas à travers cette exigence que se révèle le Bien, à savoir une humanité solidaire oeuvrant indéfiniment à plus de solidarité à cause de tout le mal que l'on peut si aisément faire.

Il s'agit donc la semaine prochaine, après ces quelques remarques dont il faut rappeler le caractère simplement introductif et nécessairement superficiel, d'aborder la relation entre l'expérience malheureuse et la réflexion.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le mal ou l'inassimilable
Introduction générale au thème du mal

[Nous vous rappelons qu'il s'agit ici d'une rapide esquisse des problèmes qui doivent attirer l'attention d'une réflexion sur le mal.
Nous avons rapidement signalé, la semaine dernière, que la réflexion sur le mal nous situait d'emblée au plus profond de l'expérience humaine: il n'y a de mal que pour l'homme et par l'homme. Au terme de notre propos s'est fait jour l'idée que l'expérience malheureuse est décisive en ce que c'est à partir d'elle qu'émerge une véritable ouverture au souci du sens de l'existence.]

II. Réfléchir sur le mal, c'est découvrir la condition de la réflexion.

L'expérience du mal est inséparable d'une tension originelle proprement humaine :

- D'une part elle est ce qui ébranle au plus haut point une conscience, parfois même jusqu'à son définitif effondrement et silence. Il y a des souffrances définitivement destructrices, réduisant l'homme à la seule survie silencieuse (pensons, par exemple, aux hommes sans nom, sans visage, sans parole, sans volonté, ceux que l'on ne peut désigner que négativement, ou mystérieusement — Muselmann — selon le terme employé dans les camps. Cf. P. Levi, Si c'est un homme, Presses Pocket, p. 94 ; G. Agamben, Ce qui reste d'Auschwitz , Rivages, p. 61).

- D'autre part elle provoque à la réflexion, au mouvement qui consiste à revenir sur pour tenter de retrouver une parole en quête de sens, parce que le mal, c'est ce qui ne va pas, ce qui ne passe pas. Et dans le cas des consciences "effondrées", définitivement réduites au silence, c'est nous qui, scandalisés ou meurtris, reprenons la parole.
  Corrélativement, on voit qu'il n' y a pas de mal pour une conscience sans exigence, qui accepte tout par indifférence, celle de l'homme léger, superficiel, le dilettante irresponsable. Il ne faut pas confondre ce dilettantisme, en-deçà de l'expérience malheureuse, avec l'attitude héroïquement conquise d'assentiment à ce qui est, forme de sagesse au-delà de l'expérience du mal.

Cette tension s'élargit et se détend temporellement. On peut tenter d'y distinguer quatre moments: celui de l'expérience intensément vécue du mal, celui de la lamentation, celui de la plainte, celui de la réflexion :

- Je suis d'abord frappé, abasourdi, au point de ne plus pouvoir penser, parler, travailler, me concentrer; puis vient la lamentation, parole inséparable d'une première distance.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

- Se lamenter, c'est exprimer de façon répétitive sa lancinante souffrance. Il manque à la lamentation le progrès discursif d'une parole très articulée. C'est qu'elle déborde à peine le gémissement, ce pourquoi les indifférents à notre malheur, les exaspérés nous accuseront d'insupportables jérémiades. Mais expression d'une conscience, la lamentation nous dégage un peu de la souffrance subie, puisque toute expression est passage d'un dedans à un dehors, distance entre un sujet et l'objet de sa lamentation (on se lamente sur son sort, sa condition..., s'esquisse donc déjà la hauteur d'un surplomb: mon sort, c'est moi exposé devant moi, un moi plus tout à fait moi). La lamentation a un caractère répétitif qui opère comme une mise en ordre rythmique apaisant le chaos d'une grande souffrance, petite berceuse qui vaut divertissement. Elle exprime donc le malheur tout en atténuant ses effets.

- La plainte nous arrache un peu plus au vécu immédiat de la souffrance: se plaindre ne va pas sans la position implicite d'un juge, au moins virtuel, devant lequel s'affirme le scandale d'un bon droit bafoué: droit à persévérer dans notre bien être, en bonne santé, heureux. La lamentation appréhende globalement, confusément notre sort malheureux; la plainte y ajoute un premier ordre, celui de la défense de notre bon droit. Elle passe par le discours articulé et déjà démonstratif; c'est ce qui a permis que le terme de "plainte" prenne une acception également juridique.

- La réflexion sur le mal enfin témoigne d'une conscience se reprenant et se dégageant de l'emprise du mal subi. Elle reprend l'initiative. La question ici n'est plus "pourquoi le sort s'acharne-t-il ainsi sur moi?", mais s'élargit à l'interrogation humaine: qu'est-ce que le mal? D'où vient-il? Pourquoi le mal? Il y a là l'espérance d'une réintégration du mal dans l'ordre du discours sensé qui parviendrait à donner au mal sa place dans le grand ordre des existences. Si toutes ces questions ont une réponse précise et claire, alors peut se réduire la fracture nous excluant de tout épanouissement serein. Nous pouvons nous raccommoder avec l'existence.

L'expérience malheureuse, on le voit, serait donc à la fois, la provocation à la réflexion et la plus grande menace qui pèse sur elle puisqu'elle peut simultanément la réduire au silence sous le poids des souffrances susceptibles de surgir à tout instant. C'est dire que la réflexion sur le mal n'est pas une réflexion parmi beaucoup d'autres, sur un thème anecdotique.

Le mal est la condition de la réflexion en quatre sens:

- D'abord en ce sens que sans expérience malheureuse l'homme ne ferait pas retour sur soi, c'est donc dans la douleur que s'enfante l'intelligence; la condition est condition de possibilité.

- Ensuite en ce sens que le mal comme menace constitue l'ambiance (la condition de vie) qui environne la réflexion et la détermine à être non un paisible cheminement vers quelque souveraine maîtrise, mais une quête inquiète, anxieuse, inséparable d'une conscience toujours-déjà malheureuse, car durement éprouvée.

- Puis en ce sens que la réflexion fait mal. Pour illustration la comparaison du philosophe avec le poisson torpille (cf. Ménon) ou encore avec le taon attaché aux

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

flancs de la cité (cf. Apologie de Socrate), ces 2 comparaisons s'appliquant à Socrate. Toujours dans Ménon «Socrate, j'avais entendu dire, avant même de te rencontrer, que tu ne fais rien d'autre que t'embarrasser toi-même et mettre les autres dans l'embarras (...) et me voilà plein d'embarras !» (GF. p. 150). Songez également au visage littéralement tourmenté du Penseur de Rodin, ou encore à la signification du divertissement pascalien, véritable fuite devant le temps de la réflexion qui nous conduit à la seule vraie pensée, celle de la mort, le grand mal.

- Enfin en ce sens que ce qui conditionne limite simultanément.
Si l'expérience malheureuse est condition de la réflexion par excellence, celle sur le mal, on entrevoit déjà que votre travail spéculatif ne saurait déboucher sur la formalisation d'un problème susceptible de solutions raisonnées où se dissoudrait le mal. S'y connaître en matière de maux, c'est être simplement humain, mais notre humanité n'est pas affaire de connaissance objective, elle réside dans une certaine posture anxieuse, soucieuse, attentive aux maux de nos semblables, effrayée par la vulnérable fragilité de notre propre existence.

Il s'ensuit qu'une réflexion sur le mal rencontre un risque: celui de l'illusion de vouloir trop vite en finir avec lui, et nous savons avec Freud (cf. L'avenir d'une illusion) que le propre de l'illusion consiste toujours à prendre ses désirs pour la réalité. Par là même ce serait la fin de toute réflexion. Le mal est encore ici, dans l'illusion de pouvoir en finir une bonne fois pour toutes avec lui.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

[La semaine dernière nous avons envisagé la relation entre l'expérience malheureuse et la réflexion: l'homme est inséparablement l'animal le plus intelligent, le plus sensible à la douleur, et le seul sensible au malheur. La conscience est toujours déjà malheureuse. D'où dans la langue ordinaire l'expression "tu es complètement inconscient!" qui interpelle celui qui oublie par trop le mal qu'il peut se faire ou faire à autrui.
Si le mal est inséparable d'une situation absurde, mais surtout scandaleuse, donc d'une fracture profonde entre nos exigences et un état du monde, la réflexion, parce que pourvoyeuse de sens, peut tenter de réduire cette disharmonie. La pensée deviendrait pansement.]

III. Réfléchir sur le mal au risque de l'effacer: penser ou panser?

Revenons sur l'idée que la réflexion serait inséparable du mal.

Rousseau dans son Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755) distingue l'homme originel, celui de l'état de nature, de l'homme devenant humain, c'est-à-dire actualisant les potentialités de sa nature. Le premier ne réfléchit pas, ne pense pas, vit dans la pure sensation jaillissant au contact immédiat du monde ou au gré des modifications de son état bio-physique. Le second est inséparable du développement de la conscience et donc des capacités réflexives. Or le passage de l'un à l'autre n'a rien de nécessaire. Il est dû aux aléas qui ont fait que le rapport immédiat au monde n'a plus été possible. En d'autres termes, il est advenu que le besoin n'a plus pu être satisfait aussitôt que ressenti parce qu'à la suite de quelques mystérieux cataclysmes la nature a perdu la surabondance de ses fruits, seule susceptible de satisfaire la faim. Le besoin s'approfondit alors dans la sensation douloureuse du manque, tandis que le monde s'éprouve sur le mode de la résistance. Ainsi s'esquisse la conscience de soi et du monde, dans un face à face qui se substitue au lien quasi-ombilical avec la mère-nature. Songez à ce que n'importe lequel d'entre nous fait quand il ressent durement la faim: la main fait retour sur l'estomac travaillé par des crampes. Ce simple geste esquisse le mouvement réflexif.

> *«Telle fut la condition de l'homme naissant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, et profitant à peine des dons que lui offrait la nature, loin de songer à lui rien arracher; mais il se présenta bientôt des difficultés, il fallut apprendre à les vaincre (...). Il apprit à surmonter les obstacles de la nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il fallait céder au plus fort. (...) Ces relations (...) produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquait les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.»*
>
> Second Discours... pp. 107.8. Hatier.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le mal ou l'inassimilable
Introduction générale au thème du mal

La prudence n'a de sens que pour qui se sait vulnérable, pour qui a pris conscience de sa finitude et donc des maux qui le menacent.

A travers cette fiction critique qu'est ce Second Discours, Rousseau nous dit que la réflexion s'enfante dans l'expérience au moins douloureuse.

Un second exemple pourrait être celui de Platon qui ne commence à réfléchir à ce qu'est une cité, à ce qu'elle doit être pour être véritablement telle, que sous le choc du scandale d'une cité qui condamne à mort le plus juste de ses citoyens, Socrate.

C'est encore cette relation entre expérience malheureuse et réflexion qui éclaire l'image de l'imbécile heureux: sans histoires, donc sans relations conflictuelles, l'homme ne peut rien accomplir de ses potentialités; l'imbécile heureux n'est heureux que d'un bonheur imbécile. Cela éclaire pareillement les différents sens du mot "innocent" qui désigne tout autant celui qui n'a pas commis de délit, celui qui n'a pas fait l'épreuve des dures réalités de l'existence ou sur qui elles n'ont du moins pas eu d'impact, celui enfin en qui l'intelligence ne s'est pas développée, le simple d'esprit qui ne pense jamais vraiment à soi, au mal ... ni à mal.

Dire que la réflexion s'engendre à partir de l'expérience malheureuse implique au moins, dès lors, deux conséquences évidentes :

- La réflexion sur le mal subi rend possible l'imagination de tous les maux possibles. La réflexion est synonyme d'innocence perdue. Le retour sur le mal de la conscience malheureuse est donc simultanément la possibilité de l'homme méchant et de l'homme clément: «Celui qui n'a jamais réfléchi ne peut être ni clément, ni juste, ni pitoyable (accessible à la pitié): il ne peut pas non plus être méchant et vindicatif», Rousseau, Essai sur l'origine des langues, Nizet, p.93.)
  L'homme méchant est donc certes un homme qui a souffert, mais tous ceux qui ont souffert ne sont pas pour autant méchants!

- Dans cette relation entre l'expérience malheureuse et la réflexion peut également s'esquisser une solution qui nous réconcilierait avec l'existence. La réflexion vise à déterminer un sens qui réduise la fracture introduite par l'expérience malheureuse. Or si la conscience ne s'affirme que dans les épreuves surmontées, il s'ensuit que nos maux ont un sens évident: ils constituent la longue initiation à notre réalité et à celle du monde. Le mal serait initiatique, éducatif, formateur, c'est-à-dire extraordinairement fécond. C'est l'humanité de chacun et l'humanité dans son ensemble qui adviendraient par la médiation du mal. Emerge alors un statut possible du mal, dès lors intégré à l'ordre d'une existence dont il ne brise pas chaotiquement le cours, puisqu'il est nécessaire à son accomplissement.
  Le mal ne serait que la médiation d'un plus grand bien: l'être n'est pas donné une bonne fois pour toutes puisque tout est en devenir, mais ce devenir n'est pas chaos, éparpillement aliénant de maux, il est au contraire formation, éducation, histoire, c'est-à-dire sens, finalité orientée vers notre accomplissement. De même que les maux individuels ne sont que des moments au service de la formation d'une personnalité, de même les drames collectifs ne sont que les moyens d'un

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

accomplissement de l'humanité, de la prise de conscience de la spécificité humaine, condition d'une vraie liberté.

Le mal se réduit alors à une simple apparence, car c'était par défaut du juste point de vue qu'il apparaissait trop réel. Dans l'expérience malheureuse, notre point de vue happé par la souffrance du moment est à peine une vue (cf. la stupéfaction, la lamentation, la plainte); la vue lucide exige de la distance, de la hauteur de vue comme on dit; avec le recul peut apparaître le sens de nos épreuves: elles ne sont alors plus ce qui est éprouvé dans une souffrance charnellement vécue, mais elles deviennent rétrospectivement, avec le temps de la réflexion, épreuve photographique, révélation de la belle vue sur une existence et sa cohérence.
Ce parcours de l'expérience malheureuse à la réflexion, et de celle-ci au sens du mal, soit à la réconciliation avec l'existence, est inséparable de l'écriture de l'Histoire et de l'autobiographie, solutions au mal soluble dans la pensée devenue pansement.

L'effacement du mal par la réflexion consiste donc à en faire une apparence de mal en le pensant comme médiation d'un bien réel, entendu comme ce qui comble une conscience d'abord soucieuse de cohérence systématique. La disparition du mal est alors consacrée là où tout devient explicable dans l'élaboration d'un sens global, sans le moindre résidu, autrement dit quand la conscience est comblée par ce qu'elle peut se représenter: tout est clair, tout est parfaitement compréhensible, donc familier, puisque comprendre, c'est faire sien, s'assimiler grâce à la claire représentation des fins et des moyens.
A notre insu, telle expérience dramatique préparait ainsi un enrichissement de notre personnalité!

Il faudra s'interroger sur la pertinence et la décence d'une telle lecture; la décence, c'est-à-dire notre humanité, est bien en cause ici puisque, selon la logique d'une telle lecture, toutes les souffrances sont finalement négligeables devant un bilan globalement positif: on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs dira celui qui sait relativiser les maux, l'homme de la conscience souveraine qui surplombe les tragédies collectives et individuelles au point d'y reconnaître les instruments de quelque Providence.

Or toute écriture de l'histoire, toute biographie n'aboutissent pas forcément, on le sait, à une pareille posture d'autosatisfaction rassurée et rassurante. Si le discours historique fait ainsi place aux récits de témoignages, donnant la parole à ceux qui ont été durement éprouvés, c'est justement parce qu'il y a là une expérience qui reste inintégrable, inassimilable: un mal lancinant qui nous répète que le mal est justement ce qui ne passe pas et qui ne doit pas passer par la trappe de l'oubli ou de la négligence. Le mal qui passe trop bien, trop vite, n'est plus tout à fait un mal. Significativement l'échappatoire commune à la petite douleur réside dans la perspective que cela va vite passer.

Il s'ensuit que le statut du témoignage dans le récit historique a ainsi une double fonction: d'une part il s'agit d'ancrer le discours de l'historien dans le réel, mais aussi d'en signaler la limite, celle de l'irréductible écart entre un propos en quête de sens et un vécu qui reste, par son malheur, perpétuellement en-deçà. Ce témoignage peut, dans le cas des expériences les plus effroyables (et donc radicalement irreprésentables, inimaginables, indicibles) aller jusqu'à dire l'impossibilité de tout témoignage sur l'irreprésentable: il

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le mal ou l'inassimilable
Introduction générale au thème du mal

s'agit dès lors, du sein même de l'instance qui permet de signifier - le discours- de dire l'impossibilité de soumettre tel vécu à l'ordre du discours raisonné.

Cela oriente votre travail dans plusieurs directions :

- En premier lieu, il vous faudra réfléchir aux différentes formes (théodicées, philosophies de l'histoire, doctrines révolutionnaires, etc.) que peut prendre cette pensée qui vise à dissoudre le mal dans une simple apparence. Vous trouverez dans les 2 premiers chapitres du livre de Michel Lacroix, Le mal, Flammarion, Dominos, ouvrage très accessible, une bonne initiation à cela.

- En second lieu, il s'agira de déterminer très précisément en quoi cette démarche de dissolution-absolution repose sur des présuppositions extrêmement contestables. Si cette démarche repose sur des fondements très fragiles, il faut sans doute aller plus loin pour l'envisager comme un symptôme: qu'exprime ce désir, très caractéristique de notre époque, d'évacuer tout tragique de l'existence ?

- En troisième lieu, il vous faudra vous intéresser aux tentatives paradoxales de représenter l'irreprésentable, de dire l'indicible. A cet égard il serait essentiel de travailler sur le cas le plus limite: celui des oeuvres qui tentent de rendre compte de l'expérience concentrationnaire (vous pourriez ainsi comparer les travaux de Spielberg, La liste de Schindler, de Lanzmann, Shoah, et de Benigni, La vie est belle ; ou ceux de Primo Levi, Si c'est un homme, de Robert Antelme, L'espèce humaine, et de Art Spiegelman, Maus

- Enfin vous rencontrerez dans vos réflexions la délicate question de la délimitation du mal. Si le mal véritablement tel n'est pas soluble dans la pensée, cela suppose implicitement une détermination plus précise du mal; mais une détermination très précise dissout justement le mal, puisque alors on a parfaitement compris ce dont il s'agit: le mal devient représentable, intégrable; on peut faire avec lui.

Le mal serait-il alors plutôt ce qui fait mal, sans autre critère? Mais on sent bien que l'opinion a raison de rappeler parfois qu'il est des maux qui, quoique bien réels pour le sujet, doivent pourtant être relativisés: l'éducation passe aussi par cet apprentissage à relativiser au moins ses propres maux. Qui prendrait tout au tragique, dissoudrait en effet d'une autre façon le mal; et certaines comparaisons entre ses petits "bobos" et de grandes souffrances ajoutent au scandale. Mais dire cela, c'est simultanément risquer de ne rien prendre au tragique ou plus exactement d'ignorer toute tragédie. Où est la limite? Où commence le mal?

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

[Nous avons jusqu'ici successivement envisagé en quoi le mal était une expérience proprement humaine (cf. 1/), ouvrant à la question la plus essentielle de l'existence, puisque c'est depuis la rencontre avec le mal qu'émerge la réflexion et que se trouve interrogé le sens de l'existence elle-même (cf. 2/): la vie, sur un tel fond d'absurdité et de scandale, mérite-t-elle encore d'être vécue? Que vaut l'existence avec tant de maux? La rencontre avec le mal nous oblige à réfléchir sur le sens de la vie. On comprend dès lors pourquoi mythologies, théologies, philosophies, selon des modalités très différentes, n'aient cessé de se préoccuper du mal.
Nous avons enfin montré que cette réflexion, soucieuse de nous réconcilier avec l'existence, pouvait conduire à considérer le mal comme une simple apparence de mal, un moyen au service de ce qui se confond avec la réalité la plus haute: le Bien ou tout au moins le meilleur possible: «les malheurs particuliers font le bien général; de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout va bien.», dit Pangloss (Candide, Voltaire, fin du ch. 4). La réflexion serait alors une savante alchimie: la philosophie deviendrait philosophale, capable de transmuter la part d'ombre de l'existence en lumière. Nous avons signalé l'illusion et l'indécence (cf. 3/) d'une telle réduction. Le mal n'est pas soluble dans la pensée, parce qu'il est ce qui ne passe pas.
Si l'expérience malheureuse est inséparable du souci d'où naît la réflexion, on ne saurait cependant faire l'économie de la réflexion, sauf à se supprimer réellement -le suicide-, ou symboliquement: tout est "fun" et "cool" pour le dilettante préoccupé de son seul confort et aussi indifférent au mal qu'irresponsable (l'irresponsabilité n'est jamais qu'à proportion de notre indifférence à la souffrance, présente ou possible, d'autrui dont l'interpellation nous fait naître au sentiment du devoir).
Reste donc à envisager quelle réflexion doit être la nôtre.]

IV. Quelle réflexion sur le mal ?

Si nous avons vu que la réflexion sur le mal posait plus de problèmes qu'elle ne permettait d'en résoudre, c'est simplement parce que le mal n'est pas un problème purement spéculatif. L'opinion a raison quand, exaspérée, impatiente, elle interpelle certains byzantins querelleurs dont les débats, y compris parfois sous couvert de grands idéaux humanistes, servent d'alibi à un attentisme cynique, pour les rappeler à l'urgence de l'action répondant à l'interpellation de la détresse. L'urgence, c'est le nom que prend la situation de détresse d'autrui sous l'effet du mal absurde ou scandaleux, maladies, pauvretés ou violences. On songe à la situation tragiquement
comique de médecins qui débattraient métaphysiquement sur l'origine du Mal devant un malade affecté par la souffrance. Rencontrer le mal, c'est être interpellé à l'aide par autrui ou l'interpeller.

C'est en ce sens que le philosophe Emmanuel Lévinas interroge la pertinence de certaines réflexions contemporaines radicalement critiques vis-à-vis de la technique, et implicitement le discours de ceux qui, par exemple, opposent, de façon très simplificatrice, les extraordinaires bienfaits d'une médecine dite "douce" aux méfaits d'une médecine "dure" utilisant des techniques sophistiquées, et qui manifesterait le comble du déchaînement de notre volonté de puissance. Dans un texte remarquable (La souffrance inutile, in Entre nous, Essais sur le penser-à-l'autre, Grasset), Emmanuel Lévinas rappelle que la médecine n'est certes pas réductible à une technique, puisque «le médical» comme

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le mal ou l'inassimilable
Introduction générale au thème du mal

souci de la souffrance d'autrui et réponse à celle-ci est une catégorie primordiale, anthropologique, «éthique». Mais que serait la réalité de ce souci et de cette réponse s'ils ne se souciaient pas de réduire, par l'efficacité technique de puissants analgésiques, la souffrance du malade? «C'est à partir de telles situations (il évoque l'extrême souffrance des grands malades) que la médecine comme technique et par conséquent la technique en général qu'elle suppose, la technologie si aisément exposée aux attaques du rigorisme "bien-pensant", ne procèdent pas seulement de la prétendue "volonté de puissance". Cette mauvaise volonté (il désigne ici la volonté de puissance) n'est peut-être que l'éventuel prix à payer par la haute pensée d'une civilisation appelée à nourrir les hommes et à alléger leurs souffrances.», ouvrage cité, p.110.

Le mal nous rappelle donc à l'urgence de l'action, car avant d'apparaître à l'esprit comme un vaste problème métaphysique, le mal signifie la souffrance de notre prochain. Il est donc surtout un problème éthique et politique: il revient à chacun, dans l'expérience de "l'inter humain", de le prendre au sérieux et d'en tirer les conséquences pratiques dans sa propre conduite d'homme et de citoyen pour au moins tenter de ne pas ajouter de mal au mal par indifférence et pour soulager les maux présents.
Dire qu'il est un problème moral ne veut pas dire que notre attitude va permettre d'en finir avec lui par la découverte de la bonne et définitive solution, mais que la rencontre de telle souffrance (mal d'absurde ou mal de scandale puisque faire le mal implique la souffrance de qui le subit) brise le train ordinaire de notre existence et exige sa réorientation: ainsi naît-on au souci éthique, au souci du sens de l'existence, souci et sens non pas abstraits, mais inséparable de la rencontre.
Dire qu'il est un problème politique ne signifie pas qu'une analyse historique, qu'une philosophie politique vont nous donner les clés pour éradiquer le mal par l'instauration du parfait régime, mais que le souci éthique doit se traduire dans des actes qui engagent notre vie de citoyen. Quels moyens mettre en oeuvre, non pas pour tolérer un "volant" de maux, petit pourcentage à payer pour prix de notre finitude, mais pour indéfiniment réduire les maux dispensables et soulager des maux inévitables?
La réflexion sur le mal nous apporte donc jusque dans ses limites. C'est que si elle est la réflexion par excellence (cf. 2/), elle est d'autant mieux à même de nous aider à découvrir les limites du travail spéculatif dans la résistance inassimilable du mal. La barbarie commence aussi quand les maux présents deviennent ordinaires, car invisibles à ceux qui spéculent sur l'organisation du meilleur des mondes. C'est pour cette raison que le débat récurrent qui oppose la politique étrangère des Etats aux ONG humanitaires pour distribuer ici et là bons points et accusations nous semble oiseux: certes, rien ne remplace une bonne politique étrangère, mais puisque c'est souvent après coup qu'une politique peut être dite bonne, dans l'urgence des détresses rien ne remplace pareillement l'action des ONG.
N'en déduisez pas que l'action puisse pour autant congédier la réflexion dans une opposition où l'anti-intellectualisme trouverait à satisfaire quelque ressentiment. L'action contre le mal continue le travail de la pensée, mais sur un autre plan que celui de la pure spéculation: «(...) d'où vient le mal? (...) La réponse -non la solution- de l'action, c'est: que faire contre le mal? Le regard est ainsi tourné vers l'avenir, par l'idée d'une tâche à accomplir, qui réplique à celle d'une origine à découvrir. (...) Cette réponse pratique n'est pas sans effet au plan spéculatif: avant d'accuser Dieu ou de spéculer sur une origine démonique du mal en Dieu même, agissons éthiquement et politiquement contre le mal.» Paul Ricoeur, Le mal , Un défi à la philosophie et à la théologie , Labor et Fides, p. 40.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.